

une cigale bienveillante

# *Mirèio Doryan*



**N**ul n'est prophète en son pays... Cette expression qui date du XVII<sup>e</sup> siècle est issue des Évangiles de Luc et Matthieu. Lorsque Jésus revint dans sa ville d'origine, Nazareth, tout le monde se moqua de lui, le considérant comme un simple fils de charpentier alors qu'il était le fils de Dieu. Maintes fois entendue, elle signifie que le talent d'une personne est plus souvent reconnu à l'étranger que chez elle. Elle illustre clairement le dédain à peine masqué dont furent victimes bon nombre de nos concitoyens dont le talent passa inaperçu ou fut rapidement effacé de la mémoire collective. Mon village natal de Roujan n'échappe pas à ce triste constat. Mis à l'honneur dans un précédent dossier des *Mémoires d'une Communauté*, le célèbre organiste Mgr Roucayrol n'obtint chez les siens qu'une modeste renommée. Pour baptiser un lieu-phare, nos concitoyens choisirent Lucie Aubrac ou Bobby Lapointe dont la notoriété n'est certes pas à dénigrer mais qui n'ont sans doute jamais foulé nos terres, plutôt qu'un enfant de leur pays. Il en est un cependant dont une rue garde l'empreinte, le célèbre historien Albert Fabre qui a également donné son nom à une école aujourd'hui désaffectée. La municipalité vient récemment d'estomper une autre omission en baptisant la nouvelle bibliothèque du nom de sa filleule, Mirèio Doryan, qui restait jusqu'alors dans les oubliettes de l'histoire locale... hormis pour certains vieux Roujanais dont je suis. Il faut toutefois noter que son nom fut donné également et assez récemment à une rue perpendiculaire à celle de La Montagne et située dans le lotissement *La Grassio*.

## *L'atelier de mon père*

L'atelier de mon père, où retentissait souvent les soirs d'hiver le marteau de forge, était l'asile de nombreux viticulteurs qui préféraient aux bistrotts locaux ce lieu en tous points chaleureux, pour y papoter et refaire le monde. Il était également un centre d'instruction pour l'enfant que j'étais, avide de considérations largement concurrentes des enseignements du maître d'école. On ne s'y disputait pas, on échangeait tout simplement des nouvelles, rarement des convictions car la politique restait à la porte de cet antre pendant que, tel Vulcain, mon père martelait sans relâche le métal rougi, façonnait des volutes que je retrouve aujourd'hui avec fierté au cœur des balcons qui ornent de nombreuses façades. Il restait imperturbable et appliqué, sauf dans des circonstances exceptionnelles : son bras se figeait lorsque Élie Rebolu déclamait avec une émotion non feinte



**BIBLIOTHEQUE**  
MIREIO DORYAN

### *Page précédente*

*Mirèio Doryan s'initie au théâtre dans les années 1930.*

(coll. Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers / SAB)

### *Ci-contre*

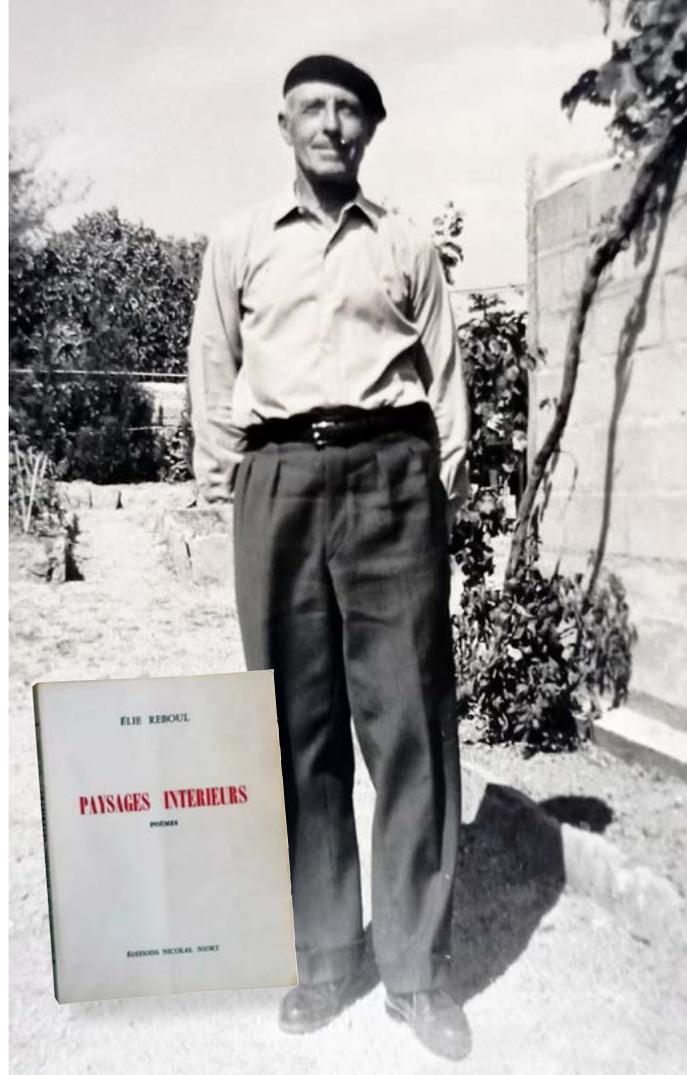
*Bibliothèque Mirèio Doryan, Roujan*

(photo Guy Palausi)

le dernier poème qu'il venait de rédiger sur une feuille de cahier d'écolier. Ce viticulteur modeste s'était découvert sur le tard une passion créatrice pour cet art qui permet d'évoquer et de suggérer des sensations et des émotions. Il les vivait dans ces textes lus avec une réelle ferveur. Il convenait toutefois de son amateurisme et de ses difficultés à utiliser les bons mots pour transcrire son exaltation. Aussi avait-il engagé des échanges épistolaires assidus avec une Roujanaise expatriée dont la notoriété poétique était reconnue dans les milieux littéraires parisiens et qui acceptait de lui prodiguer ses conseils. C'est le souvenir émouvant et essentiellement sonore de cette ambiance exceptionnelle qui m'a ensuite invité à découvrir le parcours et l'œuvre de Mirèio Doryan.

### *De Germaine Drilhé à Mirèio Doryan*

Fille de Dorian Drilhé, propriétaire, et de Philomène Pujol, Germaine-Madeleine naquit à Roujan le 22 juillet 1901 dans la maison de ses grands-parents maternels, rue de la Montagne. La description qu'elle en fera évoque beaucoup la demeure qui abrita mon enfance depuis son achat par mes parents en 1955 jusqu'à mes 15 ans, lorsque des deuils cruels me contraignirent à quitter ces lieux chers à mon cœur. Cette grande bâtisse au pied de laquelle se situait l'atelier de forge s'ouvrait également sur la route de Margon par un grand jardin largement ensoleillé divisé en deux parcelles potagère et florale où il est dit que Dorian, le père de Germaine, la présenta à peine



#### *De haut en bas*

*Élie Reboul vers 1970, Dorian Drilhé, Philomène Pujol (coll. SAB)*

*Acte de naissance de Germaine-Madeleine Drilhé (Archives départementales de l'Hérault, 3 E 245/31)*

*M<sup>lle</sup> 17  
Drilhé Germaine  
Madeleine*

*L'an mil-neuf cent un et le vingt-deux juillet à dix heures du matin, devant nous Agnès-Lémond, maire et officier de l'état civil de la commune de Roujan, chef lieu de canton, ayant été muni de Réquis, Département de l'Hérault et dans notre hôtel de ville; est comparu: Drilhé Dorian, propriétaire, âgé de vingt-deux ans, domicilié à Roujan, lequel nous a déclaré et présenté un enfant du sexe féminin, qu'il nous a dit être né au sein d'une femme à neuf heures du matin, dans sa maison d'habitation, sis rue de la Montagne, de lui déclarant et de Pujol Philomène, sans profession, son épouse, âgée de vingt-quatre ans, domiciliée dans la même commune et maison, et il a donné à cet enfant les prénoms de Germaine-Madeleine. Ces déclarations et présentations ont été faites en présence des sieurs, sieurs Mespoulous agriculteur, âgé de trente-sept ans, et Louis Louis, agriculteur, âgé de trente-neuf ans, tous les deux domiciliés à Roujan. Et de tout ce dessus en avons dressé le présent acte qui a été déclaré et les témoins ont signé avec nous après lecture d'acte.*

*Mespoulous Louis Louis Louis L. Pujol*

née, aux premiers rayons du soleil levant. L'érudition de cet homme à l'intelligence vive et à la mémoire développée initia très tôt les jeunes oreilles de sa fille à la cadence alexandrine ; elle en retint les sonorités bien avant de connaître la prosodie. Elle en hérita de se plaire très tôt à déclamer des poésies devant un auditoire de voisins et d'amis (tout comme je le faisais parfois en espérant une menue récompense pécuniaire). Elle fut également marquée par l'influence non négligeable de son parrain, l'architecte Albert Fabre. Ce fêru d'histoire, d'archéologie, de géologie et auteur dramatique à ses heures se moquait volontiers de la raillerie des sots et des ignorants qui le considéraient comme un « original ». Ma grand-mère maternelle m'a raconté l'avoir souvent croisé, assis sur sa carriole muletière, toujours poli mais l'air absent. C'était un homme « curieux », rajoutait-elle, une sorte de « savant ». Sous son impulsion et ses recommandations, Germaine entra au conservatoire de Montpellier pour y étudier la diction et la comédie.

À dix-neuf ans, elle se maria avec Jean-Baptiste Maestre et vint s'installer à Paris, tout imprégnée de fragrance natale. Elle fréquenta la Sorbonne pour y étoffer son érudition littéraire mais interrompit ses études pour des raisons financières. Elle s'initia au journalisme qui lui permit de s'intégrer au monde du spectacle. Elle sentait cependant grandir en elle un attrait irrésistible pour la poésie. Elle en fit son refuge, souvent son recours. Chaque année, à la période des vacances, elle retrouvait sa maison natale où elle rechargeait son âme et son cœur, avant de retrouver la vie parisienne pour y construire son œuvre. Elle devint Mirèio Doryan !



***De haut en bas***

*Monument commémoratif à Albert Fabre,  
square de la Tour des Pins, Montpellier*

(photo Bernard Derrieu, © Inventaire général Région Occitanie)

*Jean-Baptiste Maestre et Germaine Drillhé*

(coll. SAB)



*De haut en bas*

*Germaine Drilhé vers 1905, avec sa poupée Basquine  
À Roujan, en 1917*

*Germaine Drilhé (premier rang à droite) au mariage  
d'Albert Drilhé, oncle paternel, avec Thérèse Guiraud, Roujan,  
9 octobre 1912. Albert décèdera à Châlons-en-Champagne six jours  
après l'armistice. Au second rang, côte à côte : François Drilhé,  
grand-père paternel (derrière Mirèio), Dorian Drilhé  
et Éléonore Pujol*

(coll. SAB)



## *Je chante pour chanter*

Après la parution d'un livre dédié à sa mère et à la maison de son enfance, *Les Ailes de la cigale*, elle écrivit un petit livre pour les enfants : *Les Histoires de mon grand-père*.

Assis sur le vieux banc de pierre  
Où grand-père venait s'asseoir,  
Sur ce vieux banc couvert de lierre,  
Grand-père nous parlait le soir.  
Sois fidèle au vieux banc de pierre,  
Ne le vends jamais, mon enfant,  
Sois attachée comme le lierre,  
Car c'est le passé qu'il défend.

L'évolution ascendante à laquelle elle consacre son œuvre se poursuit avec la parution de plusieurs volumes de vers préfacés par des poètes de talent tels Émile Ripert à qui Marcel Pagnol a rendu hommage pour son amour à la terre natale.

Mirèio fait sans cesse un retour sur elle-même, un voyage à rebours vers la terre où elle a vécu un simple et merveilleux bonheur familial. Ses images toujours lumineusement dorées nous communiquent une émotion pleine de charmes, parfois mélancolique à la manière de ce pantoum qui réveille en moi l'évocation de la cisampe qui perçait certains soirs d'hiver les volets de ma chambre au deuxième étage de la rue de la Montagne.

J'aime écouter le vent qui pleure dans la nuit.  
Est-ce le souvenir qui s'acharne et qui pleure ?  
Est-ce le bruit d'un cœur qui cherche ma demeure,  
Ou bien un noir démon sur la lune qui fuit ?

Au-delà des moments de gravité apparaît une verve chaleureuse pour rompre l'impertinence de certains moqueurs qui, souvent, n'entendent pas leur propre accent et que j'ai personnellement haïs lors de mes douloureux stages de formation parisiens.

Notre poète poursuit inlassablement son œuvre dans laquelle elle nous dévoile son cœur et son abnégation pour comprendre les autres, son impuissance aussi face aux cruautés de la guerre. Durant l'occupation, ses écrits châtiaient la démence inguérissable des dominateurs et des conquérants.

Cependant, prenant exemple sur le livre de la Nature, elle sait également chanter l'allégresse et clamer la vie tendue vers l'espoir et la joie pure.

Elle connut des amis musiciens et, après celle des

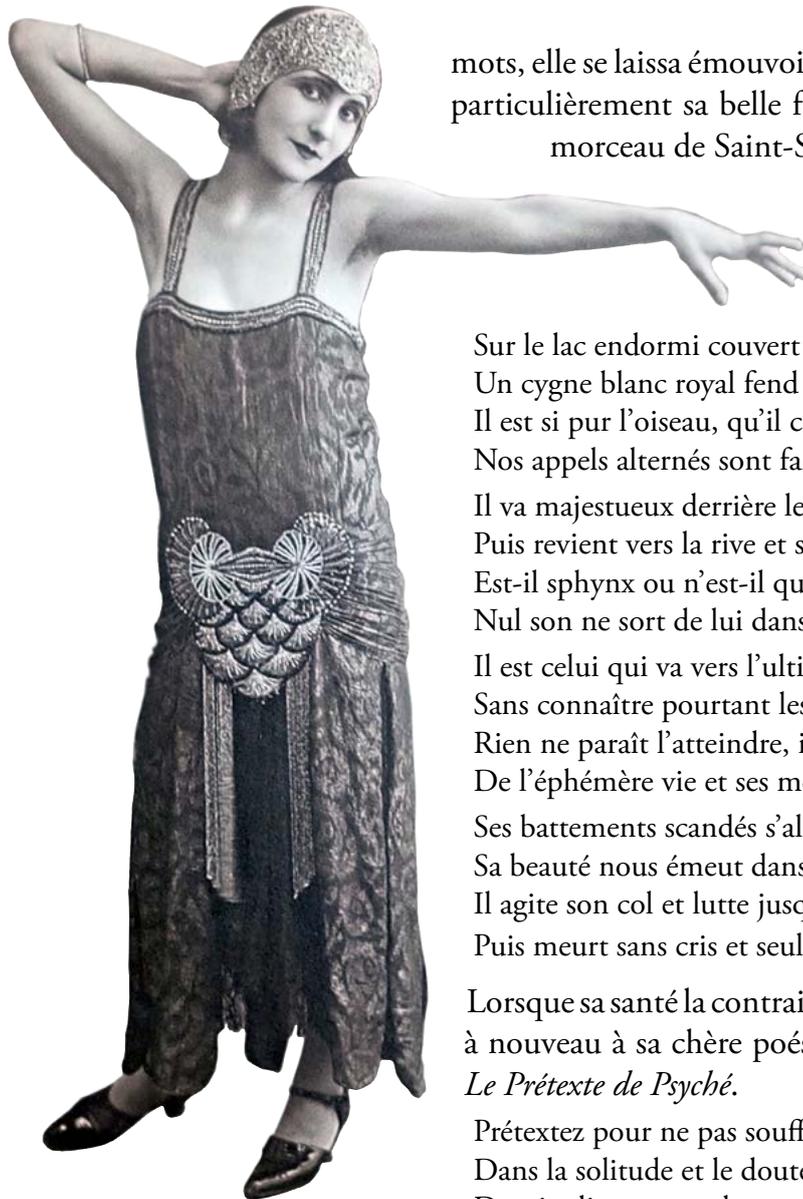


*Germaine Drilhé dans les années 1960  
devant la maison de ses parents, place du Plô, à Roujan  
(coll. SAB)*





*Mirèio Doryan, à droite, vers 1920. Son époux est au centre du second rang.*  
(coll. SAB)



mots, elle se laissa ému par l'harmonie des notes. Nous relèverons particulièrement sa belle façon de traduire en rythme prosodique le morceau de Saint-Saëns : *La Mort du cygne*.

Sur le lac endormi couvert de nénuphars,  
Un cygne blanc royal fend lentement l'eau verte,  
Il est si pur l'oiseau, qu'il capte les regards,  
Nos appels alternés sont faits en pure perte.

Il va majestueux derrière les roseaux,  
Puis revient vers la rive et s'en détourne encore,  
Est-il sphynx ou n'est-il que le roi des oiseaux ?  
Nul son ne sort de lui dans le jardin sonore.

Il est celui qui va vers l'ultime secret,  
Sans connaître pourtant les effets et les causes,  
Rien ne paraît l'atteindre, ignorant le regret  
De l'éphémère vie et ses métamorphoses. [...]

Ses battements scandés s'allongent tout à coup,  
Sa beauté nous émeut dans le soir qui le dore,  
Il agite son col et lutte jusqu'au bout,  
Puis meurt sans cris et seul, dans les feux de l'aurore.

Lorsque sa santé la contraignit à amoindrir ses activités, elle s'accrocha à nouveau à sa chère poésie et édita son vingt-sixième livre de vers, *Le Prétexte de Psyché*.

Prétextez pour ne pas souffrir  
Dans la solitude et le doute,  
Dernier livre avant de partir,  
Avant de terminer ma route.

## Vivre poétiquement

Pour être poète, il ne suffit pas d'écrire des beaux vers, il faut vivre poétiquement.

Mirèio a choisi de mettre ses capacités et son temps disponible à soutenir ceux qui se sont trouvés sur son chemin. « Donner est tellement plus agréable, plus facile : ne pensons à rien d'autre qu'au service que l'on peut rendre, la joie que cela nous apporte est si douce. Oui ! Celui qui donne à la meilleure part, il lui semble tout naturel de le faire. », écrit-elle.

Tout comme Victor Hugo, son premier inspirateur en poésie, elle ne se contenta pas de n'être qu'un chantre. Le hasard mit sur sa route une petite fille de douze jours que les parents se proposaient d'abandonner à l'assistance publique. Mirèio la recueillit et devint sa marraine, ne reculant devant aucun sacrifice pour qu'elle ne souffre, durant dix-sept années, de cette absence parentale. Hélas, les facéties de l'aveugle destin se manifestèrent du temps de l'occupation allemande. Le père perdu de vue, revint en officier allemand pour reconnaître sa fille et accomplir les devoirs qui lui incombait. La filleule consentit à le suivre malgré le chagrin poignant qui étreignait Mirèio dont la santé fut ensuite très éprouvée.

Durant l'Occupation, elle préserva les biens d'amis juifs qui avaient dû quitter la France, malgré la surveillance inquiétante de la police allemande à laquelle elle échappa miraculeusement.

Sa vie est ornée d'épisodes dans lesquels elle suivit l'élan d'un cœur assoiffé de fraternité.

### De haut en bas

*Germaine Drilhé avec Éva Clament  
qu'elle éleva dans les années 1935-1940*

(photo Studio Florès, Paris)

*Dédicace d'Ernest Munian, poète lépreux que Mirèio  
visita souvent au Pavillon de Malte de l'hôpital  
Saint-Louis de Paris. Elle l'aida à publier son recueil  
de poèmes « Gravure des sens »*

(coll. SAB)



Elle apporta un soutien immense et fidèle à un poète lépreux qu'elle accompagna jusqu'à la mort. Devenue conférencière pour soutenir des causes humanistes hors des courants politiques, elle prit conscience de ce don pour la parole. Sa clarté, son sens de la persuasion porté par une voix chaude dotée de cet accent chantant que savent moduler certaines personnalités méridionales, furent appréciés par plusieurs directeurs de salles de conférences publiques. Son horizon ne se limitait pas seulement à sa ferveur intellectuelle particulière, mais s'étendait vers de multiples secteurs qui aviaient sa noble curiosité et sa sensibilité. Entraînée par son esprit altruiste, elle multiplia les conférences sur la vie et l'action de grandes figures généreuses, manifestant son besoin d'exprimer son ouverture à la tolérance. Fondatrice et animatrice talentueuse durant vingt-sept ans de l'Anthologie des Poètes Vivants, elle multipliait les réunions place Saint-Sulpice mais dont elle devait parfois interrompre la fréquence pour subir d'importantes interventions chirurgicales. À chaque fois, elle retrouvait l'atmosphère chaleureuse qui lui faisait oublier les mauvais moments passés.

Bien que Mirèio obtînt six prix de l'Académie française et fut faite officier d'Académie en 1938, elle n'eut pas de plus grande émotion, lorsqu'on lui remit le 4 novembre 1972, dans les salons du Cercle Républicain, le grand prix de l'Académie des Poètes Classiques de France. Pourtant, elle dut fermer son cénacle en 1976, au grand dam de tous ceux qui y virent naître leur notoriété et dont la liste

### *De haut en bas*

*Conférence sur le docteur Papus, médecin et ésotériste, à la Salle de Géographie, bd Saint-Germain, Paris, années 1960* (photo Serge Vital, Paris ; coll. SAB)

*Portrait de Mirèio Doryan peint en 1945 par l'artiste Josélia, peintre, sculpteur, poète et musicien* (coll. SAB)



serait trop longue à énumérer. *A contrario*, nous citerons pour le plaisir de l'anecdote un sympathique commerçant de produits occitans qui venait en voisin dire ses poèmes. Il s'appelait Lucien Trenet et n'était autre que le père du poète de la chanson, Charles Trenet. On pourrait également imaginer à son côté Élie Reboul, notre poète roujanais dont le talent inspira l'écriture de ce dossier et avait choisi de rester loin du tourbillon éprouvant que doivent subir ceux qui vivent dans le courant de la renommée. Si le hasard avait dirigé auprès d'eux les Valéry, Éluard, Aragon et bien d'autres, ils se seraient aperçus que quelques-uns de leurs poèmes n'étaient pas oubliés.

### ***Un voisinage de valeurs partagées***

Puisqu'il faut bien mettre un terme à l'écriture de cette fiche qui ne fait que brosser grossièrement le portrait d'une grande dame, et pour tenter de combler l'immense gouffre qui sépare cette description bien modeste d'une personnalité hors du commun, je me contenterai de dégager une généralité : il y a bien concordance entre son œuvre, action comprise et son état d'esprit. Ils font bloc. Mirèio Doryan a-t-elle dissimulé un être secret derrière l'une et l'autre ? A-t-elle voulu offrir un spectacle ? Non, sa sincérité, son refus de l'hypocrisie l'ont empêchée de jouer un rôle. Une sensualité pour la vie, pour tout ce qui embellit l'esprit se mêlent au tragique de la condition humaine qu'elle effleure avec une immense discrétion. Peut-être est-ce cette volonté d'effacement

#### ***De haut en bas***

*Mirèio Doryan reçoit le 4 novembre 1972 le Grand Prix de l'Académie des Poètes Classiques de France, ici en compagnie du neveu d'Hubert Lyautey et du poète Gaston Bourgeois.*

*Cénacle, dans le jardin du Luxembourg, de l'Anthologie des Poètes Vivants fondée par Mirèio Doryan, 25 avril 1959*

*Photo de Mirèio Doryan par Édith Marange (coll. SAB)*



qui a plusieurs fois contrarié mon écriture, m'obligeant par trois fois à la recommencer ? Peut-être qu'insatisfaite de mes premières prestations a-t-elle influencé les pannes informatiques qui ont tout effacé pour me contraindre à reprendre ce portrait bien restrictif et sans doute bien trop tenu ? Peut-être qu'eu égard à ces mêmes lieux que nous avons foulés et appréciés avec quelques décennies d'intervalle m'a-t-elle pardonné ? Germaine Drilhé épouse Maestre, *alias* Mirèio Doryan est décédée le 29 décembre 1989 et repose dans le cimetière du XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, près de la tombe d'un certain Michel Colucci, un autre grand altruiste dont le cœur était aussi gigantesque que le talent. Si leur art n'était pas le même, leurs personnalités respectives se sont rejointes pour partager éternellement les symboles de maestria et de générosité.

Jean Fouët  
juin 2024

### *Remerciements*

Mes plus vifs remerciements vont à Guilhem Beugnon pour le magnifique travail d'infographie, à Gilles Bancarel pour la précieuse recherche documentaire dans les fonds d'archives de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, et à Guy Palausi, ce vieil ami passionné d'histoire locale qui a su inspirer mon écriture et entretenir mon enthousiasme. Leur contribution a été déterminante.



### *De haut en bas*

*Mirèio Doryan aux balcons de sa maison biterroise, 24, avenue Gambetta, et de son appartement parisien, 13, boulevard Saint-Germain, vers 1970 (coll. SAB)*





## *D'al brès...*

*Par colonne, de haut en bas*

*En chapeau blanc, années 1920*

*Sur la plage de Saint-Jean-de-Luz, années 1920*

*Dans l'objectif de Gilbert René, vers 1925*

*Dans le rôle de la reine de la Tosca,  
théâtre des Gobelins, vers 1930*

*À Paris avec son chien « Dents blanches », avril 1954*

(coll. SAB)





## ... à la toumbo

*Par colonne, de haut en bas*

*Sur la tombe de sa mère au cimetière neuf de Roujan, 1935*

*Une des dernières photos de Mirèio Doryan, rendant visite à son époux à Limeil-révannes*

*Dernière photo, boulevard Saint-Germain, 1989*

*Tombe Doryan-Maestre au cimetière du XIII<sup>e</sup> arrondissement, 4 janvier 1990 et 2023*

(coll. SAB et photo Guy Palausi)



## LA MAISON NATALE à Marguerite.

« Je t'ai laissée en Languedoc sous le soleil, Oh ! ma maison natale à la tuile brunie ! » *Remembrance*, 1938

C'est ainsi que, jeune encore, je te célébrais, ô ma maison, en des vers maladroits et sonores. Aujourd'hui je te revois inchangée, à ta place, haute et fière, au sommet du village. Et devant toi, qui a fermé ta porte sur une autre famille, j'évoque tes pièces intimes, tes couloirs, tes cachettes, tes caves, tes étables, ton puits, ta cour qui paraissait si large à notre enfance. Ton grand portail est toujours le même, usé par les ans mais encore solide, gardien vigilant du seuil et de ses habitants. Le soleil t'inonde toujours de ses rayons, tes tuiles sont brunes et un revêtement de vigne vierge dissimule et rafraîchit ta terrasse d'où je devinais la mer. Car, dès l'aurore, petite fille tremblante d'amour devant la nature ignorée mais sentie, je venais, en été, les pieds encore nus, de mon lit à la terrasse et, lorsque le grand soleil rouge, qui n'en finissait plus de monter à l'horizon, avait terminé son ascension, une ligne bleue et mouvante attachait mes regards d'enfant extasiée. Je me disais secrètement : C'est la mer ! Et mon imagination voyageait vers elle, vers ses vagues d'écume, vers son sable doré, vers ses coquillages, vers de lointains inespérés. Je respirais à pleins poumons cet air salubre et le jour était beau de ce soleil levant et de cette mer aperçue. Mais il fallait te pénétrer, maison secrète, pour connaître tes charmes, tes magies, ton abandon pour ceux-là qui t'habitaient.

C'est dans une des chambres hautes que je vis le jour, presque en même temps qu'un petit garçon qui devint, par la suite, mon compagnon de jeux, subit mes premiers caprices d'enfant unique et vit mes premières larmes. L'aurore sonnait à la pendule ancienne, le coq chantait, les sabots claquaient sur les escaliers de pierre conduisant aux étables. Je demeurais parfois, à demi somnolente, écoutant tous les bruits familiers, rêvant à des choses puériles et tendres. Maison charnelle et pourtant spirituelle, maison des aïeux au labeur obstiné, des tendres parents, maison des bêtes familières. Le cheval et le petit âne gris aux naseaux de satin, les coqs orgueilleux, les bovidés puissants, les pigeons roucouleurs, les poules pressées et sottes, les lapins peureux. Tout un peuple connu des adultes et adoré des enfants. Le chien Brutus à la voix impérieuse, le chien du foyer, plus petit, plus accessible, les chats ! Tout un peuple de chats dont la mère, énorme, portait le nom pittoresque de Mme Pucheu, je me souviens aussi de ce chat noir appelé le Vicaire et de cet autre, gâté à l'extrême par ma mère, et que mon grand-père avait baptisé « le Cuisinier », sans doute à cause de ses vols nombreux à la cuisine.

Tu possédais, ô ma maison natale, un âtre vaste et accueillant où, l'hiver, flambaient de grands feux de bois, éclairant d'intimes veillées, de joyeuses heures où la saison ne pouvait rien contre les enfants frileux, où l'amitié amenait vers nous des voisins amis avec d'autres enfants. Ah ! tes chambres d'ombre, fraîches l'été, où les volets clos laissaient filtrer un rai lumineux et étroit qui suffisait pourtant pour éclairer les grands lits de bois en forme de berceaux et ces grandes armoires luisantes, pleines de linge parfumé de lavande où des tiroirs recélaient tant de secrets : de vieux brins de dentelles, de ruches, de boutons anciens, de boîtes contenant les dragées du dernier baptême. D'autres t'habitent à présent, mais ta saveur ancienne m'est toujours présente, tes parfums bien à toi me sont inoubliables ! Plantes sauvages des infusions, raisins suspendus en réserve, feu d'olivier, odeur forte des marrons grillés, du vin cuit et un parfum indescriptible d'association tendre, de prières dites en commun, de cierges brûlés les soirs d'orage. J'ai eu, cette année, la faculté de te contempler du dehors. Ta masse accroupie a pourtant quelque chose d'élevé, tes fenêtres me regardent passer sans me reconnaître, car si tu es la même, ô ma maison, la vie m'a changée, seul mon cœur demeure ce que tu l'as fait. Ce parc, qui te faisait face, ce parc avec ses paons familiers, les arbres en furent abattus et de laides constructions fermières ont remplacé les grands sapins, les buis, les allées sablées, la grille verte. Le soir tombe toujours avec son mystère sur ton toit, mais le rossignol des nuits est parti comme moi. Ce chant mélodieux qui a bercé si longtemps mon sommeil, où s'est-il transporté, lorsque le bûcheron abattit ses refuges ? Moi je suis partie vers cette capitale qui m'a orné l'esprit sans rien soustraire à mon cœur né de toi. Le mystère est plus lourd à porter, ton portail s'est ouvert pour laisser franchir le seuil à mes morts bien-aimés et le dernier enfant de la maison t'a dit un adieu passionné, car il savait t'emporter en lui, comme un rêve qui se perpétue au réveil. Les saisons étaient les déesses diverses et familières qui réglaient l'ordre des travaux et des jeux, tandis que toi, l'enveloppante, l'accueillante, tu te conformais aux lois immuables et éternelles. Est-ce un adieu ? Peut-être ! Au loin la cloche sonne, il faut aller, aller encore, avec le fardeau grave et doux du Souvenir.



*Miréio Doryan derrière l'église de Roujan, vers 1965*

# BIBLIOGRAPHIE

## Recueils de poèmes

\* Couronné par l'Académie française - \*\* Couronné par la Société des poètes français

*Recueillement, poèmes d'adolescence*, Éd. Libres, 1936.

*Les Ailes de la cigale : poèmes*, Éd. Jouve et Cie, Paris 1936, 128 p. (préface de Jean Charles-Brun)

*Les Histoires de mon grand-père : fables*, Éd. Corymbe, coll. Le Lierre d'argent, Paris 1937, 110 p. (introduction de Mario Roustan)

*Au vent des oliviers : poèmes*, Éd. Corymbe, coll. Le lierre d'argent, Paris 1937, 126 p. (préface de Jean Camp)

*Remembrance : poèmes*, Éd. La Presse à Bras, Paris 1938, 185 p.\*\* (préface d'Émile Ripert)

*De mon âme latine : poèmes*, Éd. Corymbe, coll. Le lierre d'argent, Paris 1940, 128 p.

*Les Hautes servitudes : poèmes*, Éd. Corymbe, Saint-Jean-d'Angély 1942, 144 p.\* (préface de Wilfrid Lucas)

*La Nouvelle croisade*, Éd. La Presse à Bras, Paris 1945, 197 p.\*

*L'Envoi de Dieu : poèmes*, Le Courrier des arts et des lettres, Paris 1947, 152 p.

*Le Livre des stances*, Éd. de la Tour du Guet, Paris 1949, 111 p.

*Le Grand témoignage : poèmes*, Le Courrier des arts et des lettres, Paris 1949, 307 p.\*

*Le Livre d'or de Josélia*, Éd. de Psyché, Paris 1952, 92 p. (co-auteur)

*Sous le signe du lion, poèmes ésotériques*, Éd. de Psyché, Paris 1952, 165 p.

*Prométhée : poème*, Relations latines, Naples 1953. (traduction en italien de Carlotta Mandel)

*La Présence passionnée : vers et proses ornées de quarante pensées d'Albert Schweitzer*, Pierre Clairac, Aurillac 1954, 202 p.\*

*Sous le chapiteau des poètes*, Éd. Sésame, coll. Club des Poètes, Paris 1956, 16 p.

*Les Occitanes : poèmes, souvenirs*, La Riveraine, Paris 1957, 110 p.\*

*Temps de la terre : poèmes*, Éd. La Riveraine, s.l. 1957, 192 p.

*Introibo : poèmes*, Éd. de Psyché, Paris 1959, 182 p.

*Poèmes de Basquine Ruiz*, Éd. Nicolas, Niort 1962.

*Dimension du silence*, Éd. Nicolas, Niort 1963, 255 p.

*Preuves : livre d'or*, d. Nicolas, Niort 1965. (préparé par Jean Maestre)

*Affrontements : poèmes*, Éd. Nicolas, Niort 1966, 247 p.

*Le Secret des épreuves*, Éd. Nicolas, Niort 1969, 248 p.

*Les Fleurs d'Hermès : poèmes*, Éd. Nicolas, Niort 1971, 256 p.\*

*L'Oiseau prophète : anthologie des poèmes*, Nicolas-Imbert, Niort 1973, 389 p.

*Baroud d'honneur : poèmes*, Imbert-Nicolas, Niort 1975, 243 p.

*La Barque d'Isis*, Imbert-Nicolas, Niort 1978, 198 p.

*L'Oubli reprend le nom*, Imbert Nicolas, Niort 1981, 202 p.

*Le Prétexte de Psyché : poèmes*, Impr. Foloppe, Flers 1984, 207 p.

## Prose

*Robert de Bédarieux*, Éd. Pierre de Ronsard, coll. Jusqu'aux cimes, 1948, 72 p.

*René-Albert Fleury, poète méconnu : essai*, Éd. de Psyché, Paris 1951, 47 p.

*En Alsace chez le docteur Albert Schweitzer*, La Riveraine, Paris 1956, 106 p.

*Itinéraire spirituel*, Éd. Salingardes, Villefranche De Rouergue 1959.

*L'Oeuvre de Roland Le Cordier : étude*, Éd. Nicolas, Niort 1961, 47 p.

*Les Envoûtements et les songes*, Nicolas, Niort 1962, 201 p.

*Gaston Bourgeois : poète du cœur, de Paris et de la mer*, Éditions de la Revue moderne, Paris 1974, 84 p.

## Préfaces

Charles-Robert Staines, *Brumes et fumées : poèmes*, Éd. Corymbe, coll. Le Lierre d'argent, Paris 1939, 96 p.

Jane Fériès, *Écrit sur le sable : poèmes posthumes*, Éd. Corymbe, coll. Le Lierre d'argent, Paris 1941, 61 p.

André Lo Celso, *Éclaircies*, Éditions de la « Revue moderne », Paris 1947, 88 p.

Jean-Jacques Rabaud, *L'Ombre haute : poèmes*, Le Courrier des arts et des lettres, Paris 1949, 113 p.

Bela Szombati, *Marie Céleste*, Le Courrier des arts et des lettres, Paris 1949, 294 p.

Josette Frigiotti, *Étapes : poèmes*, Éd. du Beffroi, Millau 1957, 63 p.

Christiane Valet, *Ombres et lumières*, Impr. de l'Anjou, Angers 1958, 64 p.

Ernest Munian, *Gravure des sens : poèmes*, Nicolas-Imbert, Niort 1964, 146 p.

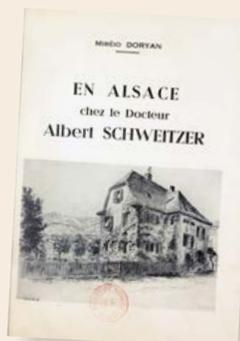
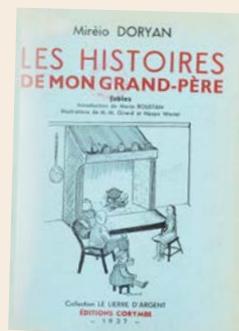
Barkevouhi Orfa-Bedrossian, *Armenouche : symphonie poétique*, Éd. de la Maison des Intellectuels, Paris 1964, 96 p.

Micheli Matelda, *L'heure des ténèbres*, trad. de Solange de Bressieux, Subervie, Rodez 1973, 54 p.

## Biographies

Jean-Jacques Rabaud, *Mirèio Doryan : sa vie, son oeuvre, son action : essai*, P. Clairac, s.l. 1953, 122 p.

Jean-Jacques Rabaud, *La Vie intense d'une femme-poète : Mirèio Doryan. Biographie*, ARCAM, Paris 1987, 248 p.





Pour Jeannette Herry  
Pour le poète, en souvenir  
d'une cure à Vichy, en vaine  
sympathie.  
Mireille Dorjau